

LE CONCEPT DE NATURE À TRAVERS LES ÂGES

Aristote : la nature ne fait rien en vain

Repères biographiques

Aristote est né vers **384 avant J.-C.**, dans la **cité grecque de Stagire**. À 17 ans il s'installe à **Athènes** et suit les enseignements de l'**Académie**, l'école philosophique de **Platon**, devenant le disciple de ce dernier. Après la mort de Platon, vers 347, Aristote quitte Athènes et séjourne dans plusieurs villes grecques, où il enseigne la philosophie, avant de devenir en 343 le précepteur du jeune prince **Alexandre** de Macédoine. Celui-ci accède au trône en 336, et deux ans plus tard entreprend son expédition en Asie, qui le fera connaître sous le nom d'Alexandre le Grand. Aristote retourne alors à Athènes, où il fonde sa propre école de philosophie, qu'on appellera plus tard le **Lycée**. Il y enseigne pendant 12 ans puis se retire à Chalcis, où il meurt en **322 avant J.-C.** Des **nombreux ouvrages** qu'Aristote a écrits, seule une partie nous est parvenue. Ce sont essentiellement des traités didactiques, consacrés à des domaines très divers, comme la **logique**, les **sciences naturelles**, la **métaphysique**, l'**éthique**, la **politique**, ou encore la **rhétorique**. L'influence de cette œuvre a été considérable, non seulement pendant l'Antiquité, mais aussi au Moyen Âge. En effet, à partir du XII^e siècle les écrits d'Aristote ont été redécouverts dans l'Europe chrétienne, et sont restés une référence presque incontestable jusqu'aux débuts de la science moderne au XVI^e siècle (1).

Philosophie et connaissance du monde

Chronologiquement l'**œuvre d'Aristote s'inscrit dans la continuité de celles de Socrate et de Platon**, mais avec des divergences notables au niveau des idées. **Socrate** pensait que la philosophie devait **se consacrer à l'étude de l'Homme plutôt qu'à l'étude de la nature**, le but étant de mettre le savoir humain à l'épreuve et d'**atteindre le bonheur par la connaissance du bien**. D'après Socrate, l'univers est gouverné par une **intelligence divine et ordonnatrice dont l'âme humaine constitue une parcelle**, et c'est donc de l'âme humaine qu'il faut extraire la juste notion du bien, grâce à la **maïeutique** : un dialogue faisant intervenir des questions habilement posées, permettant à l'interlocuteur de se débarrasser du savoir apparent par un examen rigoureux, pour parvenir ainsi à la **vraie connaissance**, celle qui est **conforme à la raison**. Ayant été un disciple de Socrate, **Platon** reprend en partie sa conception du bien et sa **méthode dialectique**. Il développe notamment la notion d'une **science innée dans l'âme humaine**, et va jusqu'à postuler l'existence d'une **réalité dualiste**, avec deux mondes distincts : le **monde intelligible** des essences éternelles, que Platon appelle idées, et le **monde sensible** des choses matérielles, qui ne serait que le reflet du premier. D'après Platon, **la science doit avoir pour objet l'essence des choses : la réalité suprasensible, immatérielle et immuable**, que l'âme aurait contemplée avant d'être liée à un corps et à laquelle elle pourrait accéder par

réminiscence. Cette dernière est rendue possible par l'**analyse et la synthèse des concepts**, qui permettent de parvenir à la **connaissance de la réalité intelligible en dépassant les apparences sensibles**.

L'étude de la nature selon Aristote

Ces conceptions développées par Socrate et Platon, Aristote en a critiqué plusieurs aspects, et sa philosophie marque dans une certaine mesure un **retour aux conceptions plus matérialistes des philosophes présocratiques**. Tout d'abord Aristote, contrairement à Socrate, considère que **l'étude de la nature est aussi une étude de l'Homme**, car ce dernier fait partie de la nature, et par conséquent **les sciences naturelles ne doivent pas être négligées** : en effet, bien qu'il se distingue par l'intelligence, **l'Homme est aussi un animal**, comme le montrent les caractéristiques qu'il a en commun avec un grand nombre d'animaux. Par ailleurs, Aristote critique la séparation que Platon introduit entre le monde intelligible et le monde sensible, car elle suppose que les idées ont une existence indépendante, sans vraiment expliquer la façon dont elles déterminent le monde matériel. À la place d'une conception dualiste opposant idée et matière, Aristote propose de considérer une **réalité unique reposant sur deux principes fondamentaux, la forme et la matière**, la forme se réalisant dans la matière par l'intervention d'un **principe de mouvement**. Ainsi, plutôt que de voir dans la philosophie une science des idées, il faudrait plutôt y voir une **science des causes, devant se tourner vers le monde sensible pour expliquer son devenir** (2).

En effet, pour Aristote la forme constitue un principe de permanence et d'unité, qui fait que **les choses ne peuvent être autres que ce qu'elles sont**, leur donnant ainsi un **caractère nécessaire qui constitue le réel comme objet de la science**, car l'universel relève de la nécessité : ainsi, par exemple, quelle que soit la diversité des individus humains, dont les caractères particuliers relèvent de l'accidentel, la forme générale de l'Homme est une et identique dans ce qu'elle a d'universel. Aristote en conclut que, **comme on ne peut accéder à l'universel que par la perception des êtres particuliers, l'expérience sensible est à la base de notre connaissance**, et la méthode des sciences ne doit pas se fier uniquement à la déduction logique, mais reposer aussi sur **l'observation et l'induction**. Aristote postule également que dans le monde naturel **les êtres animés portent en eux-mêmes un principe de mouvement tendant vers un but**, ce qui implique l'**existence d'une finalité** : si les êtres vivants se reproduisent et si leurs organes sont adaptés à leur fonction, ce n'est pas dû au hasard, car la nature ne fait rien en vain. En conséquence, pour pouvoir **parvenir à la compréhension des principes qui régissent les êtres vivants**, il faut d'abord procéder à une **étude empirique et systématique des animaux**, afin d'**élucider les rapports entre leur morphologie, leurs fonctions vitales et leur mode d'existence** (3).

Pour illustrer quelques-unes des conceptions d'Aristote sur la nature, voici deux textes tirés de sa *Physique* et de son *Traité des parties des animaux*, ce dernier étant l'un des ouvrages qu'il a consacrés à la biologie, la zoologie et l'anatomie. Dans le premier extrait Aristote établit des **critères permettant de distinguer ce qui relève du monde naturel** ; dans le deuxième il mentionne quelques **règles à suivre pour l'étude de la nature**, en soulignant de façon remarquable que pour le philosophe l'étude de la nature ne se limite pas à une simple recherche de connaissance : elle peut également être une source de joie et d'émerveillement.

Textes

« Parmi les êtres que nous voyons, les uns existent par le seul fait de la nature ; et les autres sont produits par des causes différentes. Ainsi, c'est la nature qui fait les animaux et les parties dont ils sont composés ; c'est elle qui fait les plantes et les corps simples, tels que la terre, le feu, l'air et l'eau ; car nous disons de tous ces êtres et de tous ceux du même genre qu'ils existent naturellement. Tous les êtres que nous venons de nommer présentent évidemment, par rapport aux êtres qui ne sont pas des produits de la nature, une grande différence ; les êtres naturels portent tous en eux-mêmes un principe de mouvement ou de repos ; soit que pour les uns ce mouvement se produise dans l'espace ; soit que pour d'autres ce soit un mouvement de développement et de destruction ; soit que pour d'autres encore, ce soit un mouvement de simple modification dans les qualités. Au contraire, un lit, un vêtement, ou tel autre objet analogue n'ont en eux-mêmes, en tant qu'on les rapporte à chaque catégorie de mouvement, et en tant qu'ils sont les produits de l'art, aucune tendance spéciale à changer. Ils n'ont cette tendance qu'en tant qu'ils sont indirectement et accidentellement ou de pierre ou de terre, ou un composé de ces deux éléments. La nature doit donc être considérée comme un principe et une cause de mouvement et de repos, pour l'être où ce principe est primitivement et en soi, et non pas par simple accident (4). »

« Parmi les substances dont la nature se compose, les unes, étant créées et impérissables, existent de toute éternité, tandis que les autres sont sujettes à naître et à périr. Quelque admirables et quelque divines que soient les choses impérissables, nos observations se trouvent, en ce qui les regarde, être bien incomplètes. Pour elles, nos sens nous révèlent excessivement peu de choses qui puissent nous les faire connaître, et répondre à notre ardent désir de les comprendre. Au contraire, pour les substances mortelles, plantes et animaux, nous avons bien plus de moyens d'information, parce que nous vivons au milieu d'elles ; et que, si l'on veut appliquer à ces observations le travail indispensable qu'elles exigent, on peut en apprendre fort long sur les réalités de tout genre. D'ailleurs ces deux études, bien que différentes, ont chacune leur attrait. Pour les choses éternelles, dans quelque faible mesure que nous

puissions les atteindre et y toucher, le peu que nous en apprenons nous cause, grâce à la sublimité de ce savoir, bien plus de plaisir que tout ce qui nous environne, de même que, pour les choses que nous aimons, la vue du plus insignifiant et du moindre objet nous est mille fois plus douce que la vue prolongée des objets les plus variés et les plus beaux. Quant à l'étude des substances périssables, comme elle nous permet tout ensemble de connaître mieux les choses et d'en connaître un plus grand nombre, elle passe pour être le comble de la science ; et comme, d'autre part, les choses mortelles sont plus conformes à notre nature et nous sont plus familières, cette dernière étude devient presque la rivale de la philosophie des choses divines. Mais, ayant déjà traité de ce grand sujet et ayant exposé ce que nous en pensons, il ne nous reste plus ici qu'à parler de la nature animée, en ne négligeant, autant qu'il dépendra de nous, aucun détail, quelque bas ou quelque relevé qu'il soit. C'est qu'en effet, même dans ceux de ces détails qui peuvent ne pas flatter nos sens, la nature a si bien organisé les êtres qu'elle nous procure, à les contempler, d'inexprimables jouissances, pour peu qu'on sache remonter aux causes et qu'on soit réellement philosophe. Quelle contradiction et quelle folie ne serait-ce donc pas de se complaire à regarder de simples copies de ces êtres, en admirant l'art ingénieux qui les produit, en peinture ou en sculpture, et de ne point se passionner encore plus vivement pour la réalité de ces êtres que crée la nature, et dont il nous est donné de pouvoir comprendre le but !

« Aussi, ce serait une vraie puérité que de reculer devant l'étude des êtres les plus infimes. Car dans toutes les œuvres de la nature, il y a toujours place pour l'admiration, et l'on peut leur appliquer à toutes sans exception le mot qu'on prête à Héraclite, répondant aux étrangers qui étaient venus pour le voir et s'entretenir avec lui. Comme en l'abordant, ils le trouvèrent qui se chauffait au feu de la cuisine : « Entrez sans crainte, entrez toujours, » leur dit le philosophe, « les Dieux sont ici comme partout. » De même, dans l'étude des animaux, quels qu'ils soient, nous ne devons jamais détourner nos regards dédaigneux, parce que, dans tous indistinctement, il y a quelque chose de la puissance de la nature et de sa beauté. Il n'y a jamais de hasard dans les œuvres qu'elle nous présente. Toujours ces œuvres ont en vue une certaine fin ; et il n'y a rien au monde où le caractère de cause finale éclate plus éminemment qu'en elles. Or la fin en vue de laquelle une chose subsiste ou se produit, est précisément ce qui constitue pour cette chose sa beauté et sa perfection.

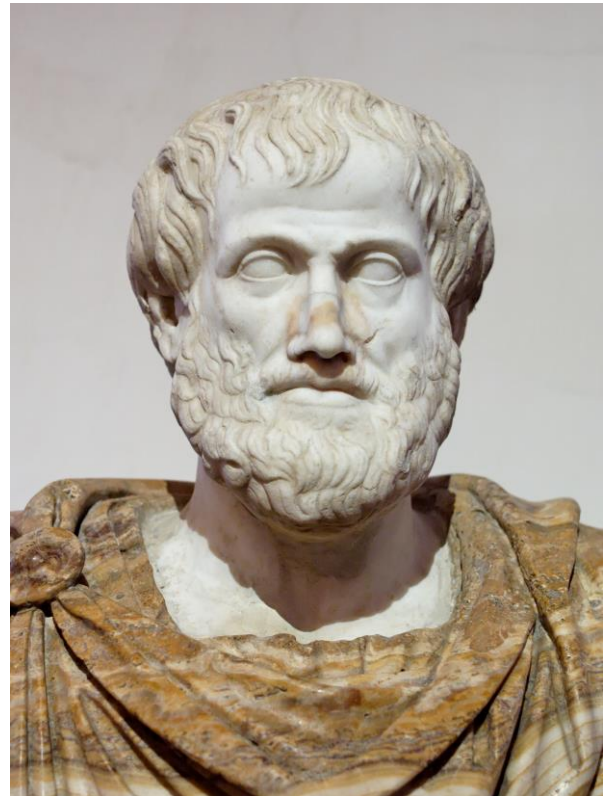
« Que si quelqu'un était porté à mépriser comme au-dessous de lui l'étude des autres animaux, qu'il sache que ce serait aussi se mépriser soi-même ; car ce n'est pas sans la plus grande répugnance qu'on parvient à connaître l'organisation de l'Homme, sang, chairs, os, veines et tant d'autres parties du genre de celles-là. De même il faut encore penser, quand

on s'occupe d'une partie du corps ou d'un organe quelconque, qu'on ne doit pas seulement faire mention de la matière et ne songer qu'à elle, mais qu'on doit s'attacher à la forme totale de l'être qu'on étudie, de même qu'à l'occasion on parle de la maison tout entière, et non pas uniquement des moellons, du ciment et des bois qui la composent. C'est ainsi qu'en étudiant la nature, il faut s'occuper de la composition totale des êtres et de toute leur substance, et non pas uniquement de ces attributs qui ne sauraient subsister séparément de leur substance même (5). »

Francisco Marzoa, Géographe, ISE

Références

- (1) Joseph Moreau, *Aristote et son école*, Presses Universitaires de France, Paris, 1985.
- (2) Charles Werner, *La philosophie grecque*, Payot, Paris, 1972.
- (3) James Lennox, « Aristotle's Biology » in *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Stanford University, 2006 [en ligne].
- (4) Aristote, Jules Barthélemy Saint-Hilaire (trad.), *Physique ou leçons sur les principes généraux de la nature* (livre II, chapitre I), Ladrangé, Paris, 1862, tome 2, pp. 1-3.
- (5) Aristote, Jules Barthélemy Saint-Hilaire (trad.), *Traité des parties des animaux et de la marche des animaux* (livre I, chapitre V), Hachette, Paris, 1885, tome 1, pp. 56-62.



Buste d'Aristote. Copie romaine d'un original en bronze du sculpteur grec Lysippe (v. 390-305 av. J.-C.)

>>> À suivre | Strabon et la géographie

CONTACT

Francisco Marzoa
Institut des Sciences de l'Environnement
Site de Battelle, Bâtiment D
Route de Drize 7
1227 Carouge (Genève)
SUISSE

Tél. : +41 22 379 07 53

Fax : +41 22 379 07 89

francisco.marzoa@unige.ch